

bienheureuse conversion qui, tout en m'acquittant de ma dette envers l'*Abeille*, me sauvera de longues heures de travail. Mais ne la recevez que comme ayant été destinée primitivement à un tout autre but qu'à la rédaction.

CONVERSION DE St. AUGUSTIN.

A l'époque où St Ambroise faisait admirer à Milan ses vertus et son éloquence, Rome voyait éclore les talents de St. Augustin qui devait être l'un des plus grands génies du catholicisme. Les premiers pas que fit ce jeune homme dans le monde présageaient bien peu la gloire qu'il devait acquérir plus tard parmi les disciples de St. Ambroise. Avidé et insatiable de connaissances, il voulut d'abord connaître toutes les religions et toutes les philosophies, et pour vaincre les difficultés et les ennuis d'un si long travail, il déploya une ardeur et une persévérance dignes des plus heureux succès. Cependant tant de travaux et de veilles n'aboutirent qu'à jeter dans son esprit le trouble et la confusion. Il avait un choix à faire, et dépourvu comme il était des secours de notre sainte religion, il ne pouvait manquer de s'égarer dans ce labyrinthe de connaissances diverses et contradictoires. Tel fut aussi le résultat de ses pénibles études ; tant il est vrai que la science humaine est peu de chose quand elle n'a pour appui que ses seules ressources ! Le jeune Augustin adopta la croyance qui admettait deux divinités, l'une bienfaisante et l'autre funeste. Ce génie admirable qui pouvait être si utile à l'Église de J.-C. allait ainsi devenir par les charmes de sa parole, une cause de perdition pour une multitude d'âmes. Mais Dieu avait d'autres vues sur le jeune Augustin, et il ne permit pas qu'il fût plus longtemps la victime de ses erreurs. St. Ambroise remplissait alors l'Italie entière du bruit de son éloquence. De toutes les parties de la péninsule et même des pays étrangers, de nombreux auditeurs accourraient pour entendre la parole divine de la bouche de St. Ambroise. Augustin au récit de tant de merveilles et, sans doute, un peu jaloux de voir dans Ambroise son seul rival comme orateur sentit un besoin irrésistible de l'entendre lui-même.

Cédant donc à l'impulsion générale, il se dirige vers Milan, à la suite d'une foule de magistrats, d'hommes de lettres et de savants. Il ne se rendait dans cette ville que pour satisfaire sa curiosité et entendre un grand orateur : il en devait sortir changé en un tout autre homme ! Tout ce qu'il avait entendu dire de l'éloquence d'Ambroise, lui parut infiniment au-dessous de la réalité. Le saint archevêque parla longtemps et avec une chaleur inac-

coutumée. Des rayons d'une lumière céleste s'échappaient de ses yeux ; un éclat tout divin illuminait son front lorsqu'il exaltait les perfections de l'être suprême. Sa parole douce et animée portait la persuasion dans le cœur de tous ceux qui l'écoutaient. Aussi un religieux silence régnait-il dans cette nombreuse assemblée ; tous étaient dans l'admiration, et Augustin de rival et de jaloux était devenu, comme malgré lui, l'admirateur le plus enthousiaste du saint Prédicateur. Ambroise cessa de parler ; la multitude se dissipa peu à peu, puis tout redevint silencieux et désert. Augustin seul était resté à sa place, les yeux fixés sur la chaire ; l'orateur n'y était plus, et cependant il écoutait encore. Charmé, ravi, il se lève enfin et court au palais de l'archevêque pour lui exprimer son admiration : " Vénérable vieillard, lui dit-il, dès ma plus tendre jeunesse, je me suis appliqué à l'étude des grands orateurs ; j'ai lu tout ce que la littérature et l'éloquence grecque et romaine pouvaient offrir de plus sublime ; j'ai fréquenté avec assiduité le barreau de la capitale, et cependant, je le dis avec franchise, jamais je n'ai éprouvé tant de jouissances, jamais je n'ai si bien goûté les charmes de l'éloquence qu'en vous entendant parler."

Ambroise, à qui la renommée avait déjà porté le nom d'Augustin, connaissait le mérite et les talents de ce jeune homme, aussi bien que ses déplorables erreurs. Il crut le moment favorable pour travailler à sa conversion, et donnant un libre cours aux inspirations de son cœur :

" Sans doute, lui dit-il, si j'attachais quelque prix aux frivoles applaudissements du siècle, je serais enchanté d'avoir pu obtenir les suffrages de l'illustre Augustin. Mais en adressant aujourd'hui la parole aux fidèles, je ne recherchais pas les vaines louanges d'ici bas ; un chrétien doit porter ses vues plus haut. La gloire du vrai Dieu, la conversion des infidèles et ma propre sanctification, tel est le but de mes discours. Vous admirez, dites-vous, la chaleur de mes paroles ; eh ! Dieu tout-puissant, comment ne pas être embrassé en plaident votre sainte cause ? Comment ne pas porter dans le cœur des autres l'admiration qui nous enflamme ? C'est la puissance divine, Augustin, et non les talents de l'orateur que vous deviez admirer en moi ; et si mes discours ont pu faire quelque impression sur vous, reconnaissiez-y la bonté du tout-puissant qui daigne se manifester à votre cœur. Laissez-vous toucher par la grâce, oubliez enfin les frivoles ornements de l'éloquence ; de tels soins ne sont pas dignes de celui qui plaide la cause du vrai Dieu. Oui, oubliez-les pour ne plus penser qu'au véritable talent de l'orateur qui est d'exprimer avec énergie les sentiments d'un

cœur pur ; et ce cœur pur, si rare parmi les hommes du monde, vous l'obtiendrez en étudiant à fond les vérités éternelles.

COLIBRI.

[à continuer.]

LE RÉSUMÉ.

Un vieux médecin, avare, brusque, et peu connu, avait pris chez lui un petit garçon de la campagne pour lui rendre compte des personnes qui viendraient le demander. Rentrant un soir chez lui, de fort mauvaise humeur de n'avoir rien gagné, il interrogea le paysan, qui, n'ayant pas encore diné, se bronilla dans son récit. Le médecin impatienté, lui dit avec colère : " Allons, imbécile, veux-tu bien t'expliquer plus promptement ? Qu'est-il arrivé ici pendant mon absence ? -- Monsieur, répliqua le pauvre assamé, puisque vous voulez que je vous le dise, il est venu un prêtre vous dire que votre malade était mort ; un apothicaire crier contre vos ordonnances, qui ne valent rien ; une vieille femme vous donner au diable, parce que vous l'aviez empoisonnée ; un hais-sier vous demander de l'argent ; mais il n'est arrivé ni pain, ni vin, ni viande, et je meurs de faim."

LE MÉMOIRE DU MARGUILLIER.

Un bon marguillier avait ainsi rédigé un mémoire des dépositions qu'il avait faites pour l'Église : *Item*, cinq sols pour avoir nettoyé les habits de deux saints. *Item* dix sols pour avoir peigné le queue du cheval de Saint Georges.

Item, vingt sols pour avoir pendu deux anges.

ENIGME.

Redouté des humains, désirée tour à tour,
Je porte dans leurs cœurs la crainte et l'espérance ;
Pour moi l'active prévoyance
Les fait travailler nuit et jour.
Mais tel est mon destin, j'expire avant de naître,
Et l'homme meurt sans me connaître.

CONDITIONS DE CE JOURNAL.

L'*Abeille* paraît, autant que possible une fois par semaine, pendant l'année scolaire. Le prix de l'abonnement est de 2s. 6d. par année, payable d'avance par moitié : la première moitié, à la rentrée des classes, la seconde au commencement de l'année. Les Pensionnaires s'abonnent au bureau de l'*Abeille*.

AGENTS.

A la Petite-Salle, M. M. Fournier.
Chez les Externes, M. P. Drolet.

Au Séminaire de Saint-Hyacinthe,
M. J. R. Ouellet.

Au Collège de l'Assomption, M. L. A. A. Jetté.

Au Collège de Ste. Anne, M. S. Vallée.
J. B. VILLENEUVE, Gerant.